

plumes. Bien au contraire, ils les aiguissent à qui mieux mieux pour en lacerer (la plupart du moins) les flancs de la politique impériale. Toutes ces concessions, tous ces dons de la munificence souveraine, la liberté de la presse, les prérogatives du sénat, le droit d'interpellation, le droit de réunion—n'ont-ils pas écrit-ils à l'encre les uns des autres, n'ont-ils pas tout cela. Ce sont pour eux des feuilles, de vaines promesses dont la loi qui les établit en détruit en même temps tous les avantages. On leur a montré de beaux fruits appétissants à voir, mais en mordant à ceux qu'on leur donne, ils n'y trouvent ni goût, ni saveur—véritables fruits des bords de la mer-morte—de la cendre colorée. Beaucoup préfèrent leur esclavage d'hier à leurs libertés d'aujourd'hui.

Cependant, à part le droit d'interpellation que l'Empereur a établi de son chef, les autres lois sur le droit de réunion comme sur la presse ne sont encore qu'à l'état de mesure et sont susceptibles par conséquent de modifications importantes. Puisque le gouvernement est entré dans la voie des concessions et que l'opinion publique a porté, plus loin qu'il ne le voulait peut-être, la libéralité de ses vœux, force lui sera, croyons-nous d'accorder tout ce qu'on a espéré—car sa loi concernant l'organisation de l'armée a besoin de tout le concours de l'opinion ou si l'on veut « de la presse » et pour l'obtenir il ne faut pas qu'il la comprime ou qu'il la froisse.

L'Empereur qui se tient à l'écart dans cette lutte que ses ministres soutiennent si vigoureusement, inaugurant à côté de l'Impératrice, la grande fête de l'industrie universelle, le premier de ce mois. Il paraissait un peu abattu, mais l'Impératrice était rayonnante de santé et de beauté. Il parcourut tout le palais de l'Exposition, s'arrêtant devant divers départements pour saluer les représentants des différentes nations.

On fait des discours en France, on en fait aussi en Italie, en Prusse, en Angleterre. L'adresse de Victor Emmanuel aux Chambres est toute pacifique, toute douceuse. Pas une seule vue politique de quelque valeur n'y montre seulement le bout du nez—Et son cher ministre Ricasoli ?—Il l'avait renvoyé au peuple comme on sait, et le peuple vient de lui dire par un second croc-en-jambes qu'il n'en veut, à aucune condition. C'est bien décidément fait de lui. Qui succédera au ministre Ricasoli ? qui pourra rétablir l'ordre dans les finances de la péninsule ? qui pourra réunir sous un même drapeau toutes les divergences d'opinions, divergences si profondes ! et former enfin cette véritable unité morale, politique et religieuse qui constitue un grand peuple ? La tâche est difficile et aucun architecte n'apparaît encore qui puisse poser les bases de ce brillant édifice. C'est Montesquieu qui a dit qu'il est plus aisé de faire des conquêtes que de les conserver. Les événements qui s'accomplissent en Prusse viennent aussi confirmer cette vérité. Une seule fusillade a suffi pour ranger l'Allemagne dans les limites du royaume Prussien, mais il faudra des années pour constituer un corps homogène de tous ces peuples divers. Déjà, la terreur qu'avait inspiré Sadowna s'évanouit, les nuages de fumée se dissipent autour du front de M. de Bismark. Il n'apparaît plus, comme Jupiter tonnant avec des éclairs dans les mains et la foudre dans la voix. Une dépêche du 8 n'annonçait-elle pas que le roi de Prusse avait envoyé quérir le comte de Bismark à 2 heures dimanche matin. Que signifie cela si ce n'est que les agitations politiques, tant au dehors qu'en dedans troublent le sommeil du conquérant et qu'il se trouve des épines sur sa couche de lauriers ? C'est la France dit-on qui se pose en face du lion pour lui refuser sa part. C'est de Luxembourg paraît-il que va jaillir l'étincelle qui pourra bien embraser toute l'Europe.

Le bill de réforme de M. D'Israeli, à la passation duquel s'oppose M. Gladstone, confère le droit de vote à tout citoyen anglais payant la taxe des pauvres. Les destinées du ministère sont sur une pointe d'aiguille.

Il reste encore, à Londres, quelques-uns des délégués qui suivent ces importants débats. Les honorables MM. Langevin et Galt sont de retour au milieu de nous. L'hon. M. Cartier est à Rome. L'hon. M. Chauveau en Prusse, faisant, petit à petit, sa précieuse gerbe de renseignements sur l'éducation dans toute les contrées qu'il visite.

Que n'était-il ici pour dire *Adieu* au fils aîné du héros de Châteauguay, que la mort vient de ravir (le 27 mars dernier), à la suite d'une longue et douloureuse maladie. De Salaberry ! il est peu d'aussi beaux noms que celui-là dans notre histoire. M. Chauveau, qui sait si bien interpréter nos gloires, n'aurait pas manqué d'exprimer de nobles et touchantes pensées sur le tertre funèbre du fils d'un héros. Le lieutenant-colonel de Salaberry occupait, dans notre milice volontaire, les hautes fonctions de Député-Adjudant-Général.

NOUVELLES ET FAITS DIVERS.

Biographie.

M. COUSIN.—M. ISGERS.—Tout d'un coup, à la même heure et le même jour, par ces temps sombres, les beaux arts, la philosophie et les belles-lettres de la France, en deuil de tant de gloires, ont fait une double perte, une perte irréparable.

Le nom seul de M. Cousin rappelle à l'esprit le plus inattentif l'un des plus habiles orateurs du dix-neuvième siècle. On eût dit, à l'entendre, que la nature, en le créant, avait longtemps hésité à un philosophe ?

Ainsi le jeune Victor Cousin devait tenir, par les plus vives ressources de l'imagination, à la plus belle poésie et, par l'attrait infini de l'étude et de la logique, à toutes les hauteurs de la philosophie. Il était devenu, sans le vouloir peut-être, un disciple enchanté de Platon. De très-bonne heure il s'était enivré aux sources fécondes. Il connaissait la cité de Minerve aussi bien que Cicéron lui-même, et vous eût raconté, dans leurs moindres détails, ces savantes écoles : le Lycée et le Portique. Il entendait encore, après tant de siècles, retentir à ses oreilles charmées les leçons des grands philosophes, et semblait à l'abeille errante qui compose son miel de toutes les fleurs, il accomplissait à son tour toute une philosophie. Il savait choisir. Il excellait à composer ses leçons de toutes ces sagesse si diverses, et le monde enchanté, était pour lui plaisir, un mot nouveau : la philosophie éclectique. (1) Heureux jeune homme ! il acceptait, et surtout faisait accepter toutes ces révolutions de la philosophie aux esprits les plus rebelles. Il effaçait d'un trait de plume, et comme en se jouant, les enseignements de ses prédécesseurs, s'inquiétant aussi peu de M. Condorcet que de M. de Condillac. « Laissons parler le poète », disaient les philosophes avec un doux sourire. « Écoutons le philosophe », se disaient les poètes. « Tant pis pour les anciens ! » s'écriait la génération nouvelle. À son tour, la génération qui disparaissait dans le nuage éprouvait un vif sentiment de curiosité. Cependant le jeune professeur passait, leste et léger, entre les deux rhimes, et chacun d'applaudir tant de courage et de bel esprit. Dans sa chaire éloquent, il disait tout ce qu'il voulait dire et même un peu plus. C'est un fait, ses maîtres eux-mêmes applaudissaient à son indépendance, et le plus sérieux de tous, M. de la Romiguière, âme austère, esprit charmant, écrivait au premier ordre, acceptait, non pas sans contrainte, un enseignement tout rempli d'in vraisemblances et d'obstacles impossibles à franchir, pour peu que le jeune professeur fût revenu sur ses pas.

C'était dans les jours fabuleux de la Sorbonne, au moment où l'antique maison de la théologie, à son droit renaissant, sortait de ses ruines, toute brillante de ses nouvelles splendeurs. Soudain se rencontrèrent, pour remplir l'enceinte immense, une suite incroyable de professeurs excellents, tout remplis de jeunesse et de bien dire. Ils étaient trois surtout qui dominaient, par tous les mérites de la science, et du bel esprit, l'école entière. Ils s'appelaient : Guizot, Villemain, Victor Cousin, et chacune de leurs leçons produisait sur les âmes d'alentour l'effet d'une lampe ardente sur des gerbes de blé. M. Guizot racontait aux jeunes gens émerveillés les progrès de cette impérieuse civilisation, qui va sans cesse et sans fin, grandissant toujours. Sa parole était brève et superbe, et sa prière même avait l'accent du commandement. M. Villemain, l'éloquence en personne, inspiré du génie et du souffle des trois grands siècles, parlait à cette jeunesse amenée à ses pieds tantôt d'Homère et tantôt de Virgile, tantôt de la double Église d'Orient et d'Occident, aujourd'hui de saint Augustin, le lendemain de saint Jean Chrysostôme. Il invoquait tour à tour Racine et Corneille dans le château de Versailles, Mirabeau dans l'Assemblée constituante, ou Voltaire à Ferney. Jamais plus habile et plus savant rhéteur n'enchantait de ses leçons improvisées une plus active et plus studieuse jeunesse. On l'admirait, on l'adorait. Mais le surlendemain, lorsqu'à son tour Victor Cousin, dans cette salle, aux applaudissements frénétiques, faisait entendre un grand cri tout rempli de l'indépendance et des grandeurs de l'esprit humain délivré de ses langes, c'était un enthousiasme impossible à décrire, et comme une fois lancé, cet homme ne s'arrêtait guère, il mêlait toute sa juvénile ardeur au plus violentes émotions de la politique, et rencontrait des accents d'une irrépressible passion. Ce fut ainsi qu'à propos des philosophes de l'autre côté du Rhin, il se mit un jour à nous démontrer (et Dieu sait que nous ne lui résistons guère) que toute bataille rangée représentait, non pas des hommes qui s'entre-tuent, mais des idées qui se heurtent. Ton idée est debout après la bataille, donc c'est ton idée qui l'emporte, peuple qui te crois vaincu. Après Waterloo, ton idée, ô France ! est restée en plein triomphe. « Allons, messieurs, battons des mains, nous n'avons pas été vaincus à Waterloo ! » A ces mots, prononcés d'une voix inspirée et d'un geste énergique, nous sortions de la Sorbonne ou, disons mieux, du champ de bataille, et les passants, à nous voir, l'aurole au front, le feu dans les yeux et marchant au pas de charge dans les allées de notre heureux Luxembourg, saluaient d'instinct ces jeunes capitaines, pleins de leur victoire de Waterloo.

C'était là de grandes journées. Pas un des disciples de M. Victor Cousin ne saurait les oublier. Certes, ils honoraient à titre égal les trois grands maîtres de leur jeunesse ; mais peut-être M. Cousin leur était le plus sympathique. Ils le suivaient, sans craindre un instant d'aller en deça, au delà d'une sage et prudente philosophie. Ils s'inquiétaient assez peu de philosophie et beaucoup d'éloquence. Ils avaient appris, à l'école ingénieuse de ce maître indulgent, que Platon était un grand sage, et, contents, ils étudiaient les œuvres de Platon dans la traduction de M. Cousin. L'entreprise était immense, et rarement il paraissait plus d'un tome en deux années. Mais ces jeunes gens, poussés par les nécessités de la vie à travers tant de tâches si différentes, emportaient le Platon de leur maître, et c'est chose merveilleuse qu'un livre écrit en vingt années n'ait pas perdu un seul de ses premiers souscripteurs. On en pourrait citer plus d'un qui, dans les misères de l'exil, dans l'abandon de la prison, est resté fidèle au Platon de Cousin. Il en avait fait une œuvre exquise à la fois

(1) Nous publions cet article sous toutes réserves, sans prendre la responsabilité de l'appréciation des idées philosophiques de M. Cousin.—N. E.